

NOTE D'INTENTION

Seul, le Silence

« Quitter la Syrie ne signifie rien d'autre que mourir » exprimait l'écrivaine syrienne Samar Yazbek à son arrivée à Paris, en 2011. Cette parole résume le sentiment que nombre de réfugiés syriens éprouvent après avoir été violemment arrachés à leur pays. « Mal être » nébuleux dérivant d'un mélange d'impuissance, de culpabilité, d'aliénation ; décalage profond entre le « ici », étranger et le « là-bas », en guerre. Impossible d'imaginer ce qu'endurent ceux qui ont pris la route de l'exil; ceux qui, après avoir traversé les frontières et bravé les dangers de la mer, doivent se confronter à un monde étranger. « Les pieds en France, la tête à Damas » titrait *Le Monde* pour évoquer la misère morale de ces Syriens déracinés. Accrocs à Skype, égrainant leurs journées à contacter leur famille piégée dans le conflit et à guetter les images d'actualité sur YouTube, ils cohabitent avec la guerre, hantés par ses cauchemars indélébiles. Souvent isolés socialement, entassés à l'étroit dans des logements rudimentaires qui tranchent avec leur situation d'avant, ils se reprochent d'être partis, d'être « en vie », alors qu'en Syrie, on assassine aveuglément, un peu plus, chaque jour.

C'est ce tourment intérieur, cette violence de l'exil que je tente d'exprimer à travers *Seul, le Silence*. L'histoire simple d'une réfugiée syrienne « tiraillée » entre son nouveau quotidien en France, et l'inquiétude qu'elle ressent pour sa famille menacée en Syrie. Que signifie intrinsèquement « être » réfugié de guerre, quand on a réussi à échapper à la persécution, à la mort ? Comment se sent-on quand on est déraciné et que le conflit perdure chez soi, en soi, alors qu'on est « condamné » à vivre, ou survivre, dans ce nouveau pays en paix ?

L'idée de ce film est née d'une rencontre avec l'activiste syrienne Fadwa Suleiman. Menacée dans son pays pour avoir participé à l'insurrection, elle a dû fuir à Paris en avril 2012, via la Jordanie. A l'époque, la crise des migrants n'avait pas encore éclaté, et les demandeurs d'asile politique recevaient un accueil généralement favorable. Avec le temps, une amitié s'est nouée avec Fadwa, et elle a commencé à me confier son histoire, son sentiment de détresse intérieure, ses impressions de perte, d'absence. Elle fumait comme une cheminée, mangeait peu, n'interagissait presque plus avec les autres. Je connaissais cet état d'être. Ayant été reporter de guerre pendant plusieurs années, je n'étais pas étrangère au sentiment de décalage que l'on peut éprouver au retour des zones de combats. Notre lien s'est ainsi renforcé. Un jour, Fadwa s'est mise à chanter, instinctivement. Une chanson de la diva libanaise, Feyrouz. En entendant sa voix, j'ai aussitôt été inspirée : cette voix serait le vecteur du film. Et Fadwa, son égérie.

Tout comme dans mon premier court métrage *Dans le Sang*, qui traitait de l'héritage de la violence au Liban à travers la relation entre un père et son fils, j'ai voulu explorer les répercussions de la guerre sur les individus. *Seul le Silence* est un film qui s'ancre dans une réalité – celle d'une grande ville de France – où la guerre est une toile de fond sonore, une ambiance, une texture. Elle n'est jamais explicitement illustrée. Tout au long du récit, elle se ressent principalement à travers cet écart entre la réalité parisienne de Neda, et ce qui se passe dans sa tête et en Syrie. Deux procédés cinématographiques seront utilisés pour exprimer cette guerre en hors-champ et nous faire passer d'un monde à l'autre : les conversations Skype angoissantes, la nuit, avec la famille restée au pays et la désynchronisation des sons. Souvent, comme dans la scène avec les enfants dans le métro, Neda semble observer ce qui se déroule sous

ses yeux, mais ses pensées sont ailleurs. Ce dernier procédé contribue à isoler le personnage de son environnement.

La solitude de Neda est également mise en relief par les failles de l'héroïne : la cigarette et l'alcool. Neda trouve dans ces échappatoires un remède provisoire à ses angoisses. Seule la présence de Marwan apporte une touche de douceur à son quotidien. À travers l'économie des mots et la subtilité des gestes, j'ai tenu à créer une relation qui s'inscrit dans une histoire commune, douloureuse mais forte. Tout est dit à travers les sourires complices, les silences. Leurs histoires se répondent, en écho. Le rôle de Marwan est aussi d'aborder, entre les lignes, le sujet de la « séparation » et de l'impossibilité d'un avenir commun hors des frontières de leur pays.

Je souhaite une mise en scène intimiste par rapport à mon sujet, en privilégiant les gros plans sur le visage et les gestes de Neda afin d'exprimer son tumulte intérieur. La suivre de près, la talonner, capter sans cesse ses expressions, ses attitudes, son regard. Neda parle peu, mais elle communique autrement : elle fume, elle boit, elle chante. La caméra sera dirigée sur elle ou sur ce qu'elle voit, en point de vue subjectif. Pour l'esthétique du film, j'envisage une atmosphère d'automne ou de printemps. Pluvieuse, mélancolique, dans les tons de vert et de bleu, avec des contre-jour baignés de lumière naturelle. La texture de l'image sera semblable à celle des photos argentiques : granuleuse, contrastée. La nuit, je privilégierai une lumière tamisée pour accentuer les ombres et les silhouettes et pour rehausser le côté introspectif. Dans l'ensemble, je souhaiterais une caméra qui « respire », ce qui signifie de légers mouvements pour exprimer une tension continue, une angoisse diffuse.

La bande son du film sera surtout constituée de sons naturels, parfois amplifiés ou distordus, selon l'effet désiré, et des chants de Neda qui symbolisent son identité syrienne, sa « voix », son instinct de survie. Et « sa mort intérieure ».

Seul, le Silence est d'abord un film sur un « état d'être », un « entre deux mondes » insoutenable, où dérivent les réfugiés de guerre. L'intrigue, volontairement simple, de la disparition de la famille sous-tend le film, et sert de fil d'Ariane au récit. C'est donc un film impressionniste, une « expérience sensorielle », que j'envisage de tourner.

Le dénouement est dur, terrifiant. Certains diront « invraisemblable »; d'autres « insoutenable ». Que penser alors de cette barbarie qui se déroule tous les jours sous nos yeux, à travers nos écrans? Jamais l'horreur d'un conflit n'aura été autant exposée, diffusée, *live*, comme si on y était, via les réseaux sociaux. J'ai voulu que cette fin soit un écho direct à l'ampleur de la tragédie sur le terrain, qu'elle résonne comme une « balle dans la tête », longtemps après le générique. Neda perd sa voix. Tous les Syriens ont, symboliquement, perdu la leur. Et après? Pourquoi parler de guerre, encore et encore alors que l'actualité en est saturée?

Je suis de ceux qui croient encore que le cinéma peut avoir une certaine « mission humaine », celle d'interroger notre regard sur le monde. Ce film nous invite à l'ouverture; à nous rapprocher de ces « autres », qui ont tout abandonné, tout perdu et qui sont voués à devenir nos concitoyens, une part de nous-mêmes et de notre histoire commune. L'ampleur de la crise des migrants aujourd'hui nous contraint à nous poser les questions de l'exil, et du « vivre ensemble ».

Comment intégrer ces hommes et ces femmes qui habitent aujourd'hui nos villes, nos quartiers, si nous ne pouvons appréhender leur vécu ?

Le monde entier est devenu un vaste asile de réfugiés. Paris, Berlin, Londres, toutes les grandes cités européennes sont touchées par ce fléau du 21^e siècle. Miroirs de notre époque, ces déracinés nous renvoient le reflet d'une violente réalité sur laquelle on préfère fermer les yeux, mais qui nous crie, sans cesse, que la guerre n'est jamais très loin. Neda est syrienne, mais elle aurait très bien pu être irakienne, libyenne, somalienne, tchétchène. *Seul, le Silence* résonne au-delà du personnage en soi. En ce sens, il est universel.

Katia Jarjoura, février 2016.